Document generated on 08/06/2025 4:59 a.m.

Entre les lignes
Le plaisir de lire au Québec

Le déracinement, souche littéraire québécoise

Sylvain Sarrazin

Volume 8, Number 1, Fall 2011

Les littératures de l'exil

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64931ac

See table of contents

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)
1923-211X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sarrazin, S. (2011). Le déracinement, souche littéraire québécoise. *Entre les lignes*, *8*(1), 24–24.

Tous droits réservés © Les éditions Entre les lignes, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le déracinement, souche littéraire québécoise

Nos ancêtres étant des exilés, peu étonnant que notre littérature soit imprégnée de cette notion.

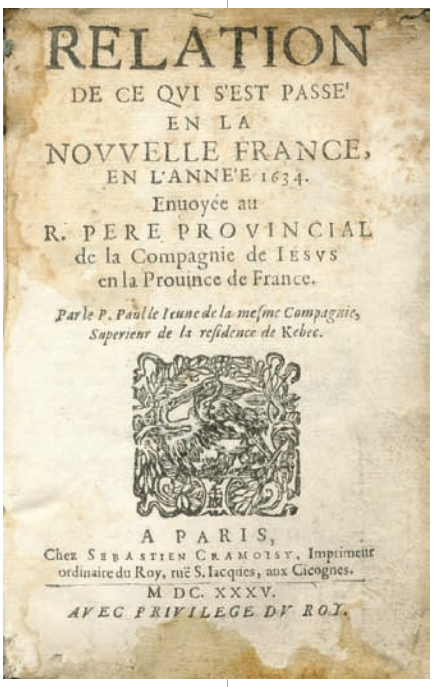
/ SYLVAIN SARRAZIN

« Dans l'histoire de la littérature québécoise, la notion d'exil se retrouve un peu partout. Peut-être est-elle même fondatrice : c'est ce qui unit les textes de Marie de l'Incarnation à ceux de Ying Chen ou de Dany Laferrière », pose **Michel Biron**, professeur de littérature à l'Université McGill. Cependant, les tout premiers textes de la Nouvelle-France, tels que les *Relations des Jésuites*, ne peuvent se ranger sous la bannière de l'exil, d'autant plus que l'« on ne peut parler de littérature proprement dite avant la première moitié du 19e siècle », précise l'universitaire. « Dans un contexte aussi austère et difficile, l'idée même d'écrire était plutôt rare. » Même si les premiers jalons littéraires canadiens-français sont issus d'exilés, « ces textes fondateurs n'étaient pas vraiment centrés sur l'exil ». Des premières marques se détectent toutefois, comme celle de la privation. « L'idée du manque est centrale chez Marie de l'Incarnation, évoque M. Biron. Elle y voit une façon d'être sainte, le cœur étant "si dénué de toutes choses, que la moindre occasion lui serait un tourment". »

Marie de l'Incarnation

SOURCE : WWW.URSULINE-SISTERS-CINCINNATI.ORG/ COLLÈGE MARIE-DE-L'INCARNATION, TROIS-RIVIÈRES

Les notions d'exil et de nation étant inextricables, il faudra attendre que les premiers explorateurs s'installent durablement et s'émancipent des pays colonisateurs avant que n'émerge la notion de littérature nationale, au 18e siècle. Ce sont même les Anglais qui en sèmeront les germes en autorisant l'imprimerie, jusqu'alors prohibée. Mais aussi en renforçant ce sentiment chez les Canadiens français. « Ils se sont sentis un peu étrangers chez eux, durent se distinguer des Anglais, des Français, des Américains. C'est une sorte d'exil assez étonnante », raconte **Bernard Andrès**, professeur à l'UQAM, qui a dirigé l'anthologie *La conquête des Lettres au Québec (1759-1799)*.


RELATION
DE CE QVI S'EST PASSE'
EN LA
NOVVELLE FRANCE,
EN L'ANNE'E 1634.
Enuoyée au
R. PERE PROVINCIAL
de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.
Par le P. Paul le Ieune de la mesme Compagnie,
Superieur de la residence de Kebec.
A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur
ordinaire du Roy, ruë S. Iacques, aux Cicognes.
M DC. XXXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LE LONG FIL DE L'EXIL

Les exilés venus d'Europe ont certes contribué à fonder cette base littéraire; mais les Canadiens français eux-mêmes, une fois enracinés dans le Nouveau Monde, se sont aussi prêtés au jeu de l'expatriation. Exemple frappant : l'écrivain et poète québécois Octave Crémazie, qui a vécu dans la première moitié du 19e siècle, a quitté sa patrie en 1862 pour la France, où il mourut après 16 années d'exil, criblé de dettes. « Ses plus beaux textes sont ceux qu'il a écrits en exil, tels que les lettres adressées à son ami l'abbé Henri-Raymond », estime M. Biron. Son homologue, M. Andrès, remonte encore plus loin, évoquant Élisabeth Bégon, épistolière montréalaise du 18e siècle qui s'est installée à La Rochelle, en France, vers la fin de sa vie. Sa correspondance, regroupée dans *Lettres au cher fils*, a été redécouverte dans les années 1930.

Octave Crémazie

SOURCE : *L'OPINION PUBLIQUE*, VOL. 10, Nº 8, P. 87 (20 FÉVRIER 1879)

La notion d'exil n'a ainsi jamais cessé d'être au cœur de la littérature québécoise, depuis ses balbutiements jusqu'aux auteurs contemporains. Cela semble d'autant plus vrai si l'on étend sa signification. « En donnant à l'exil sa pleine extension, c'est-à-dire le sens d'une absence au monde, on le retrouve dans à peu près tous les textes au Québec », constate M. Biron. Il cite ainsi le poète Émile Nelligan, coupé de la réalité par la folie, ou l'écrivaine Anne Hébert, « enfant dépossédée du monde » (*Le torrent*, 1950).

« Au fond, si la question des écritures migrantes a du succès au Québec, c'est qu'elle a réactivé une thématique qui était là depuis longtemps », conclut-il.